

Laurent Terzieff

Un homme de théâtre

Il incarne le théâtre exigeant, celui du texte et du sens, qui interroge sans cesse sur l'homme et son époque. Respecté, encensé par le public comme par ses pairs. La compagnie qu'il dirige a reçu le prix Adami Molières 2007, doté de 50 000 € pour l'aider à produire son prochain spectacle.

Savez-vous déjà comment vous utiliserez cette dotation ?

L. T : Pour monter *L'Habilleur*, de Ronald Harwood, un auteur anglais dont j'ai déjà mis en scène *Temps contre temps*, en 1993. Pour la seconde fois de ma carrière, il ne s'agit pas d'une création, puisque cette pièce a déjà été jouée à la Michodière, il y a 25 ans. Je ne l'avais pas vue. Sinon, je ne la monterais pas.

Comment l'avez-vous choisie ?

L. T : Elle correspond à ce que j'attends du théâtre, elle interroge en même temps l'homme et la société dans laquelle il évolue. Elle me touche particulièrement puisqu'il s'agit d'un chef de troupe qui joue Shakespeare pendant le Blitz à Londres.

En attendant ce projet prévu pour 2008, sur quoi travaillez-vous ?

L. T : Je répète pour la tournée en France de *Mon lit en zinc*, une pièce de David Hare sur l'addiction et je reprends *Hughie*, d'Eugène O'Neill à compter de janvier 2008 au Lucernaire. Deux pièces que j'ai créées ces dernières années.

D'où vous vient ce désir constant de créer ?

L. T : Le théâtre est, pour moi, le reflet de la vie. On peut interroger notre époque avec des classiques – leur potentiel d'universalité le permet – mais je trouve plus prégnant de le faire avec des textes contemporains. Je préfère parler un langage accessible au public et traiter d'une époque qui nous concerne, même s'il s'agit de la seconde guerre mondiale, que j'ai vécue, personnellement.

Pourquoi ne mettez-vous en scène que des auteurs étrangers ?

L. T : Par défaut : je ne trouve pas en France d'auteurs qui interrogent notre époque. Le théâtre contemporain qui est né à Paris dans les années 50 et 60, avec

Ionesco, Beckett, Audiberti et des tas d'autres, a beaucoup irradié à l'étranger. Il s'est desséché ici, est devenu théorique, conceptuel, alors qu'ailleurs, il s'est adapté à la vie des hommes.

Mais, la traduction n'entraîne-t-elle pas une déperdition du texte ?

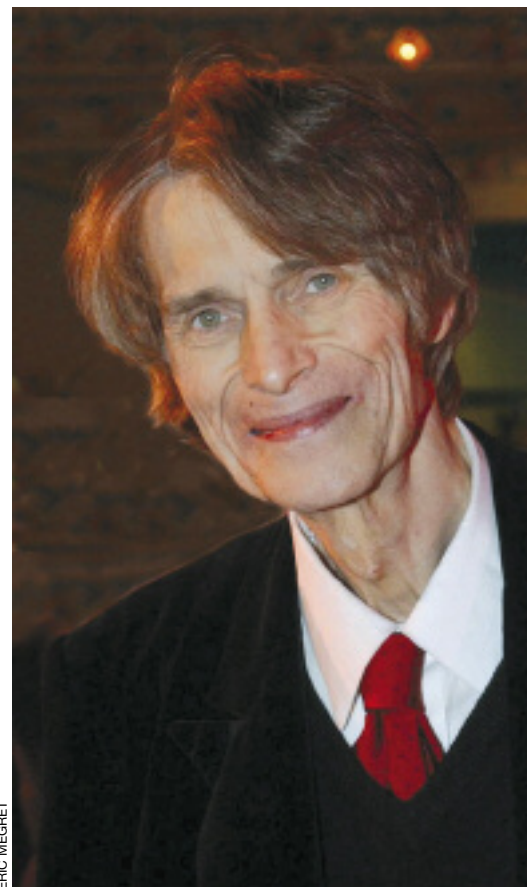
L. T : Non, pas si l'on fouille cette strate mystérieuse entre l'inspiration de l'auteur et sa mise en mots. Si l'on creuse un sillon dans la langue d'accueil qui soit aussi intéressant, original que celui de la langue originale.

Vous êtes toujours à la fois acteur et metteur en scène de vos pièces. L'un n'est-il pas envisageable sans l'autre ?

L. T : J'aime jouer, je suis d'abord acteur même s'il était induit, dès mes débuts, que ma finalité serait de mettre en scène, de découvrir des textes. Mon propos a toujours été de tenir compte des deux aspects de l'existence que sont le monde intérieur et extérieur, le rêve et la réalité, le conscient et l'inconscient, l'homme privé et l'homme public, l'homme jetté dans le monde, qui se bat, travaille, aime, communique et l'homme intérieur qui s'interroge avec ses aspirations et ses angoisses, ses désirs et son émerveillement, ses désespoirs.

Au cinéma pourtant, vous n'êtes qu'acteur. La réalisation ne vous a-t-elle jamais tenté ?

L. T : J'ai pourtant écrit un scénario mais n'ai jamais eu envie de le tourner. J'aime autant jouer au cinéma qu'au théâtre. Je suis d'ailleurs très heureux de ce que j'ai fait à l'écran. J'ai travaillé avec les grands noms de l'ancienne vague, assuré la charnière avec la nouvelle et avec plusieurs grands réalisateurs italiens. C'est moins riche aujourd'hui, même si interpréter un vieux gangster dans le nouveau film de Benchetrit m'a amusé. Je crois que j'ai un rapport étrange à l'image...



ERIC MEGRET

Que voulez-vous dire ?

L. T : Le théâtre me fascine, car c'est une expérience collectivement vécue. L'idéal est qu'une salle de théâtre soit pleine et une salle de cinéma vide. Le théâtre est un collectif vivant, le cinéma une foule solitaire. Les deux vont très mal ensemble. Je trouve odieux d'introduire la vidéo au théâtre. Le virus a déjà contaminé la danse, mais cela ne marche pas. L'image n'a rien à voir avec la présence concrète, *le design* d'un corps vivant. Il faut laisser l'image au cinéma et le théâtre vivant sans image.

Votre conception du théâtre a toujours été forte. A-t-elle évolué ?

L. T : Bien sûr, sinon je serai stratifié ! Ma constante, elle, n'a pas changé et mon désir de jouer non plus. Il est même plus impérieux qu'avant.

Vous avez reçu un Hommage des Acteurs en 2003. Est-ce important d'être reconnu par ses pairs ?

L. T : Je suis un « existentiel basique » qui pense qu'on est ce qu'on fait, et si ce qu'on fait est reconnu, on existe d'autant plus ! J'étais très touché, j'avais même parlé à cette occasion de mon espoir pour le théâtre dès lors qu'il se refuserait à la facilité comme à l'imposture intellectuelle. J'ai toujours connu le théâtre en crise. Heureusement, sinon, il serait mort ! ■

Propos recueillis par Véronique Le Bris